

## texte de Renaud Sainsaulieu

Proposition de résumé (M. Berriet)

50 Il y a encore vingt ans, les entreprises se voulaient une famille, et justifiaient leur existence par un accès généralisé au confort et à la consommation. Aujourd'hui, elles justifient leur brutalité envers leurs employés par la guerre qu'elles doivent mener dans une économie mondialisée où règne une concurrence sauvage. Loin // de la lutte des classes, son enjeu prétendu est la survie des entreprises elles-mêmes, jusqu'à menacer la société civile, car les employés, précarisés, sont sacrifiés au profit d'indicateurs de rentabilité.

100 Le monde économique, mené par des commandos, maltraite des salariés devenus jetables, qu'il faut ensuite réparer dans // les autres sphères sociales. Le travail, pourtant central pour construire son identité, n'offre plus de garantie d'épanouissement et crée une classe de marginaux, d'exclus. Le monde économique s'oppose alors à la démocratie. Celle-ci suppose une certaine égalité : la guerre économique au contraire fait // renaître une inégalité foncière, où une caste restreinte, ploutocratique, s'attribue passe-droit et piston. Même les bons soldats ne sont plus protégés : quels sens et motivation trouver alors au travail ?

200 Dès lors, le modèle guerrier est une impasse qui risque de détruire l'entreprise elle-même, coupée de la // société qu'elle devrait servir et de ses besoins : la guerre économique est en fait une guerre antisociale. [218]

### Sujet de dissertation (d'après le texte de R. Sainsaulieu) :

« L'économie est en guerre contre la société, car pour réussir la production dans le libéralisme sans frontière de nos époques, l'entreprise doit se vivre comme guerrière, c'est-à-dire l'inverse de la société civile ».

En quoi cette remarque de Renaud Sainsaulieu nourrit-elle votre réflexion sur les œuvres de notre corpus ?

### **Éléments d'analyse et de problématisation :**

***Le sujet soulève un paradoxe*** : l'économie est censée en effet être au service de la société ;

*or* l'auteur souligne que dans le monde moderne, la logique de l'entreprise prend les traits de la logique guerrière,

*à l'inverse* de la logique qui devrait être celle de la société civile,

*et au péril* éventuel donc de cette dernière...

→ *quelques présupposés à expliciter* :

1°) **le rapport entre société, lois, et paix civile, par opposition avec la « guerre » qui découle de la « liberté naturelle » des hommes** (// doctrines contractualistes : contrat social = point d'arrêt à la « guerre de chacun contre chacun » (Hobbes) régnant dans l'état de nature → l'acceptation de la

subordination de l'individu aux règles de la vie sociale a lieu en raison de la conscience que chacun peut avoir que ces dernières, malgré leur caractère contraignant, sont préférables à leur absence).

On retrouve un écho de cette idée chez Kant, dans la Proposition 6 de l'*IHU* dont il a déjà été question en classe (cf. Proposition 3 en débute d'année) :

« L'homme possède une tendance à s'associer, parce que dans un tel état il se sent plus qu'homme, c'est-à-dire qu'il sent le développement de ses dispositions naturelles. Mais il a aussi un grand penchant à se séparer (s'isoler) parce qu'il trouve en même temps en lui cet attribut qu'est l'insociabilité, [tendance] à vouloir seul tout organiser selon son humeur; et de là, il s'attend à [trouver] de la résistance partout, car il sait de lui-même qu'il est enclin de son côté à résister aux autres. »

Ce que Kant souligne dans ce même passage extrêmement célèbre sur l'insociable sociabilité, c'est que *l'égoïsme*, qui est à l'origine des conflits à l'état de nature, ne disparaît pas miraculeusement en société ; il se trouve simplement « *pacifié* » : la rivalité qui débouchait sur des conflits violents dans l'état de nature trouve une issue pacifique dans la *concurrence* et la *compétition* qui sont à l'origine du dynamisme économique et social.

On trouve donc aussi dans ce passage de l'oeuvre de Kant un écho d'une idée classique en économie classique (// théorie de la main invisible, chez Smith ; « ce n'est pas de la bienveillance de mon boucher etc. »)

Or c'est cette idée dont la thèse soutenue par Sainsaulieu prend le contrepied : loin d'être « pacifique » la rivalité économique, et les rapports qui en résultent, (re)prennent (à partir d'un certain stade du développement économique) une forme belliqueuse.

→ une question qui peut être posée à cet égard : *l'auteur n'exagère-t-il pas ?* N'est-ce pas par *abus de langage* que la notion de guerre est employée à propos de l'économie ? Car à la différence de la vraie guerre, la violence y est limitée, les morts y sont moins nombreux, les armes silencieuses, ...

Le seul fait de poser la question rend sensible le problème qu'elle soulève: ce qui se joue au plan économique, est également *sans pitié*, le caractère limité, en apparence, de la violence peut relever d'une *euphémisation* de cette dernière qui n'enlève rien à la réalité de cette dernière (cf. « Violence des échanges en milieu tempéré »), les victimes de cette violence étant non pas moins nombreuses, mais *moins visibles*.

Les œuvres (de Weil et de Vinaver plus particulièrement) peuvent servir à mettre en évidence le caractère *sans pitié* de l'organisation de l'économie, *l'invisibilisation de ses victimes*, et de *la cruauté* ou de *l'injustice* que représente leur sacrifice (qu'elles soient de pures victimes, ou des « soldats » de cette guerre économique).

2°) **L'économie qui est censée être, normalement, au service de la société, peut se retourner contre elle et la mettre en péril** : c'est en effet ce que peut laisser entendre la citation de Sainsaulieu lorsqu'il souligne « *l'inversion* » du rapport entre économie (devenue « guerrière ») et société civile ; cela ouvre une autre perspective pour la discussion : en effet, on peut souligner que le caractère « guerrier » de l'économie est une situation « *dénaturée* » qui résulte d'un dévoiement

de cette dernière du fait de certaines de ses évolutions ; ainsi ce n'est pas l'économie qui est en question, mais la forme prise par cette dernière (*historiquement*, et un peu accidentellement) et la place qu'elle en vient à occuper dans les sociétés à partir d'un certain stade de son développement.

On peut donc envisager de traiter le sujet en introduisant cette « modulation », et en soulignant que ce n'est pas l'économie, et tout ce qui va de paire, qui est en question : le travail lui-même, s'il peut devenir l'*enjeu d'une lutte* (pour l'emploi, l'optimisation du profit et de la productivité), n'a pas pour *vocation naturelle* de l'être. Ce qui peut être interrogé dans le cadre du programme de l'année c'est donc cela : le travail est-il le moyen et le lieu où se joue la lutte entre les égoïsmes ? La rivalité, la concurrence, la compétition, constituent-elles l'ambiance essentielle du travail ? Ou bien est-ce seulement dans une version dénaturée du travail, sous l'impulsion de la modernisation (« rationalisation » de l'économie et de la société) que cela est le cas ?

Là encore, les œuvres peuvent facilement être mises à contribution (à travers la critique du travail aliéné dont on trouve (plus que) des échos chez Weil – cf. *document partagé* ; à travers aussi la dérision avec laquelle sont mis en scène les stratégies du management et de marketing, et leurs tactiques, dans *PDB* ; à travers enfin l'image paisible de la vie rurale fournie par Virgile, et le contrepoint qu'il constitue aux guerres civiles et à l'expansionnisme impérial).

#### **Idée de plan :**

**(i) L'économie est bel et bien dynamisée par une rivalité entre individus et entreprises, s'apparentant à une guerre sans merci pour avoir le dessus, sur la nature et sur les autres (individus ou entreprises) ; le travail représente à la fois un enjeu et un instrument de cette rivalité généralisée**

**(ii) ce n'est cependant, à proprement parler, que de façon métaphorique, et de manière un peu abusive, que le terme de guerre peut s'appliquer au cadre économique ; ce n'est par ailleurs que dans un contexte récent et du fait d'une certaine dénaturation du travail sous l'impulsion de la modernisation de l'économie (et de la « rationalisation » de la société) que cette assimilation de l'économie et de la guerre peut nous sembler parlante**

**(iii) Comment repenser le travail autrement que comme une guerre destructrice tant pour les salariés, les entreprises et la société elle-même ? Comment conserver au travail et à l'économie leur juste place dans la société et la vie humaine, sinon en les subordonnant à d'autres fins que le rendement, la productivité et la domination, des fins véritablement pacificatrices et civilisatrices ?**

**→ Définir des sous-parties**

**→ Rechercher des citations permettant de développer chaque sous-parties (tirées au minimum de deux œuvres à chaque fois et permettant de les confronter)**

**(i) L'économie est bel et bien dynamisée par une rivalité entre individus et entreprises, s'apparentant à une guerre sans merci pour avoir le dessus, sur la nature et sur les autres (individus ou entreprises) ; le travail représente à la fois un enjeu et un instrument de cette rivalité généralisée**

1) On trouve dans les œuvres de nombreux échos à la guerre qui fait rage alentour (Weil, l'économie, et l'industrie sont déjà en 35-36 en train de se préparer à une guerre de plus en plus imminente : p. 390-391, et 392 ; Virgile échos la guerre civile, p. 102-103 ; chez Vinaver, c'est plus métaphorique, mais le langage est bien militaire (les américains débarquent p25...tendent des embuscades p58...il faut remonter le moral des troupes...).

2) ces échos à la guerre mettent en lumière la véritable nature des rapports économiques : la production ne vise plus à satisfaire des besoins (individuels ou sociaux), mais est soumise à une rationalité instrumentale, à l'injonction du profit et vise à « vaincre » et « gagner des parts de marché » sans souci des salariés qui ne sont plus qu'un « facteur » de production, leur bonheur ou bien-être n'étant pas une finalité (l'article sur Taylor, l'ouvrier en « soldat », chaire à canon – cf passage sur le sacrifice exigé de la vie des ouvriers pour produire des biens qui sans lesquels on ne vivraient en réalité pas plus mal ; Vinaver, le discours de Young p213 peut s'apparenter à une discours « colonial » : il s'agit d'instiller un état d'esprit américain dans l'entreprise française propre à la redynamiser en la modernisant).

3) Ces échos ne doivent donc rien au hasard ; la logique économique en se développant aboutit à une inversion du rapport normal de celle-ci à la société : au lieu d'être à son service, c'est l'ensemble de la société qui se met à son service ; la vie elle-même est vue comme un combat, et comme toute guerre, la guerre « économique » a ses victimes (souffrance des ouvriers ; les « casques » qui pourrissent dans la terre et le sang versé chez Virgile, p. ? ; chez Vinaver les morts au travail – le prédécesseur de Passemar, le père Dehaze, Bachevski, voire Lubin).

#### Transition

**(ii) ce n'est cependant, à proprement parler, que de façon métaphorique, et de manière un peu abusive, que le terme de guerre peut s'appliquer au cadre économique ; ce n'est par ailleurs que dans un contexte récent et du fait d'une certaine dénaturation du travail sous l'impulsion de la modernisation de l'économie (et de la « rationalisation » de la société) que cette assimilation de l'économie et de la guerre peut nous sembler parlante**

1) par nature, l'économie est au service de la société : la situation d'inversion soulignée précédemment résulte d'une dégradation et d'une dénaturation des rapports humains et sociaux, que l'on peut résumer par le terme d'aliénation ; on trouve par contraste la plupart du temps, dans les œuvres, une représentation de ce que pourraient être la vie et le travail dans un monde où cette inversion n'aurait pas eu lieu : vision idéalisée du monde rural, modèle d'une vie paisible et autarcique où l'économie (le production et les échanges) ne sont pas dévoyés de leur fonction naturelle (le paysan nourrit sa patrie – p. ?) ; chez Simone Weil, « une usine, cela *doit* être ce que tu as ressenti ce jour là » (p. 57 : *ce que devrait ou pourrait être une usine, mais qu'elle n'est pas du fait de la logique productiviste et de l'aliénation du travail qui en résulte* + p. 58 sur l'utilité sociale de ce qui est produit : les trams, les métros...) Dans cette perspective, l'économie n'est pas « en guerre contre » mais « au service de » la société.

2) Tout travail, rappelons-le, génère une souffrance, car c'est une activité de transformation de la nature qui implique des efforts – mais c'est une activité nécessaire justement parce que nous ne pouvons pas survivre collectivement sans action sur la nature. Le paysan virgilien « lutte » contre un certain nombre de contraintes que lui imposent la nature, mais il n'est pas correct de dire qu'il lutte « contre » la nature (il doit la comprendre, la respecter...) : **passages sur les besoins des plantes, des animaux et du sol** . Chez S. Weil, il est très clair aussi que la souffrance dont s'accompagne le travail n'est pas en soi une oppression, elle peut être salvatrice (cf. passages sur la dimension spirituelle : p. ?) ; ce n'est pas le travail en lui-même qui est à rejeter, mais sa version dénaturée, aliénée (**passages ? cf. doc partagé**). Auquel cas cette dimension « guerrière » serait inhérente au travail ?

3) En théorie, le travail n'est pas « séparé » de la société civile, il en est l'émanation ! Comme dans la **ruche**, on voit bien que le travail permet de se réaliser soi-même, et de servir un ensemble qui nous dépasse. La ruche, en ce sens, correspond bien à l'image d'une entreprise qui serait au service de la société. On retrouve chez Vinaver, de façon un peu ambiguë certes (et ironique) cette dimension communautaire dans laquelle ce sont au moins autant la solidarité entre les membres de l'entreprise qui est glorifiée que la réussite ou le succès de cette dernière (assimilée à une victoire militaire) : cf. passage sur la comparaison de l'entreprise à une famille...**p. ?** l'impression globale qui ressort est bien celle d'une « ruche » (l'usine chez SW bourdonne, et fourmille de l'activité des ouvriers, quasi ballet : **p. ?**; la liesse collective qui s'empare des membres de R&D chez Vinaver ne fait que souligner cette enthousiasme qui fascinait tant l'auteur, et la faculté du capitalisme a généré du désir.

Transition

**(iii) Comment repenser le travail autrement que comme une guerre destructrice tant pour les salariés, les entreprises et la société elle-même ? Comment conserver au travail et à l'économie leur juste place dans la société et la vie humaine, sinon en les subordonnant à d'autres fins que le rendement, la productivité et la domination, des fins véritablement pacificatrices et civilisatrices**

En fait, on peut aller dans le sens de l'auteur si l'on sépare bien « travail » et « économie » => mais alors, ce qui est en jeu, c'est l'orientation du système productif, la manière dont il est pensé, ses valeurs, son éthique. Ne dépend-t-il pas de nous, dans ce cas, de nous en détacher ? De le réformer ? De remettre l'économie au service du collectif ?

1) Il faut rendre à l'économie un sens social => c'est ce que tente de penser Simone Weil en voulant remettre la **coopération** (passages sur la coopération pure, ou mixte ; sur l'autoorganisation des ouvriers : lettres à V. Bernard, **p.?**) ou même la **spiritualité** au cœur du travail (**idem : p.?**). Chez Vinaver, c'est également l'inquiétude qui domine face à l'autonomisation de l'économie (sa fascination pour la capacité de l'entreprise a suscité l'adhésion de ses membres est évidemment marquée par cette inquiétude concernant ce que l'entreprise fait aux « hommes » (et qu'elle ne leur ferait pas sans eux - // Chapoutot sur le consentement à obéir et la logique managériale) : pour lui, il faudrait **protéger le salarié de sa propre aliénation**. Ce que l'on retrouve dans les deux modèles virgiliens qui s'opposent (guerre < travail sans règle ni projet commun // paix < l'économie est soumise au projet Augustéen de paix globale)

2) Cela passerait par **l'éducation et la prise de conscience** de ce que signifie travailler (rôle de l'éducation populaire, du théâtre pour nous révéler une certaine réalité de l'entreprise moderne → **rechercher des passages chez Weil et Vinaver**). Il faut « penser » le travail avant de s'y jeter tête baissée (sagesse virgilienne ?).

3) Ainsi, le travail doit et peut faire sens, voire même être épanouissant, à condition de mener **une véritable réflexion sur ses finalités** et la possibilité de s'extraire de la pure nécessité du « salaire ». Cette dimension idéale du travail est peut-être utopique, mais mérite d'être défendue, car il en va de la paix sociale ! Passages à rechercher (Weil, sur la joie éprouvée lors des grèves, moment de réappropriation – provisoire – par les ouvriers de leurs conditions de travail, de leurs vies et de leur dignité ; moment qu'il faut prolonger, même après les conquêtes sociales qui en résulteront, car ces dernières (améliorations des salaires, réduction du temps de travail) ne suffiront jamais à elles seules à supprimer l'oppression : cf. p. ? Chez Virgile, le monde rural, idéalisé, représente un modèle pour Rome, de stabilité, de paix, d'autarcie, et de fidélité aux valeurs originelles, dont elle ferait bien de s'inspirer (la poésie permet de rendre sensible, alors qu'une compréhension purement abstraite ne fait accéder qu'à compréhension superficielle). **Idem pour Vinaver, : idée à préciser + passages exploitables.**

## Exemple d'introduction (M. Berriet) :

### [INTRODUCTION]

**[accroche]** Dans un monde idéal, écrit Marx, « nos productions seraient comme autant de miroirs où nos êtres rayonneraient l'un vers l'autre ». Le travail serait, au cœur de la société et au centre de nos vies, une activité créative, épanouissante et permettant de créer un lien social fraternel et pacifique, permettant de mieux-vivre tout en répondant aux besoins humains. **[sujet]** Renaud Sainsaulieu, ***pourtant***, ne semble pas partager ce point de vue : « l'économie, écrit-il, est en guerre contre la société, car pour réussir la production dans le libéralisme sans frontière de notre époque, l'entreprise doit se vivre comme guerrière, c'est-à-dire l'inverse de la société civile ». **[analyse du sujet]** Renaud Sainsaulieu pointe ainsi un paradoxe très puissant : l'économie ne serait plus au service des hommes mais d'elle-même, au point d'affronter les principes mêmes de la société – dont le pacte repose sur le progrès, l'amélioration de nos conditions communes de vie, la paix et la satisfaction de nos besoins. En effet, depuis l'entrée dans l'ère industrielle, au 18<sup>ème</sup> siècle, et l'émergence du capitalisme libéral, un changement radical s'est opéré. L'économie cesse d'être uniquement au service de la société, et « s'autonomise » : elle poursuit des fins qui lui sont propres, dans une logique d'accumulation de richesses déterminée par les possesseurs de capitaux. L'économie se financiarise, tout autant que le marché devient mondial, du fait des très faibles coûts de transport : le terrain de jeu des entreprises n'est plus limité par les frontières géographiques naturelles de son « marché ». Il faut au contraire sans cesse croître et gagner des parts de marché, dans un univers où la concurrence devient mondiale. Des entreprises « internationales » ou « multinationales » s'émancipent des Etats pour se concurrencer, et les Etats eux-mêmes se retrouvent alors en situation de compétition pour attirer – grâce à des coûts du travail réduits – les dites entreprises. En ce sens, l'économie est bien en guerre contre la société, puisque le salarié est devenu un coût, une contrainte, une variable, et que le bien-être général et la cohésion sociale ne sont plus perçus comme la responsabilité naturelle des groupes productifs – lesquels visent avant tout à assurer leur rentabilité, leurs profits, au mépris du bonheur général. L'économie dicte ainsi ses lois à la politique, alors que seul l'inverse devrait être possible. C'est pourquoi Sainsaulieu parle de guerre : celle-ci implique une conquête (du marché), à travers la mise en place d'une discipline et d'une hiérarchie strictes, où règne l'obéissance, la standardisation, voire une logique sacrificielle : dans une guerre, il faut tout donner pour vaincre. La première victime est ainsi le salarié lui-même. **[problématisation]** ***Pourtant***, l'économie et le travail n'ont pas toujours été une « guerre ». Aristote rappelle, dans *L'Ethique à Nicomaque*, le rôle des échanges commerciaux : ils doivent d'abord servir à assurer la cohésion et l'égalité entre les hommes, en trouvant un principe d'équivalence entre les différents travaux, ce à quoi peut servir la monnaie. Les échanges nous rappellent que nous avons besoin les uns des autres au sein d'une société, et la monnaie va permettre d'égaliser ces échanges en évaluant le travail de chacun. Ainsi le paysan pourra échanger des biens avec le cordonnier ou le constructeur de maison. Autrement dit, l'économie possède selon lui deux visées : satisfaire les besoins de chacun, et relier les hommes en rendant possible les échanges. Une entreprise, dans cette perspective, est similaire à toute communauté humaine (institution, société civile) : par son travail, elle répond à un besoin social, afin de permettre le mieux-vivre de la société dans son ensemble, au sein duquel elle assure un lien de cohésion entre les hommes. **[problématique]** Dès lors, on comprend l'enjeu : quel sens cette guerre que se livrent les entreprises dans le « libéralisme sans frontière de notre époque » peut-elle avoir pour un travailleur dont le sens originel du travail est d'abord de transformer son environnement afin de répondre à son besoin ? Comment cette activité émancipatrice qu'est le travail a-t-elle pu devenir le lieu d'une guerre acharnée dont le salarié, et la société, risquent d'être les victimes ? Peut-on, et comment, repenser le travail autrement que comme une guerre destructrice pour les salariés, les entreprises et la société ? **[annonce du plan]** A l'aide de Simone Weil et de son essai sur *La Condition ouvrière*, de Michel Vinaver de et sa pièce *Par-dessus bord*, et des *Géorgiques* de Virgile, **[I]** nous montrerons d'abord qu'en effet, dans le monde moderne – mais même déjà pré-moderne –, l'économie est parfois en guerre contre la société, car pour réussir, elle doit se penser comme « guerrière », faisant ainsi des victimes. **[II]** *Cependant*, nous

nuancerons cette thèse très négative : l'économie peut aussi être au service des hommes, et l'entreprise ou le travail aurait alors pour tâche première de répondre au besoin, en favorisant le mieux-être. En théorie, l'économie n'est pas l'adversaire de la société civile, mais plutôt son émanation. C'est pourquoi la souffrance qu'implique tout travail n'est pas mauvaise en soi : c'est une activité nécessaire justement parce que nous ne pouvons pas survivre, seul ou collectivement, sans une action sur la nature. [III] Dès lors, ce qui est en jeu, c'est l'orientation du système productif, la manière dont il est pensé, ses valeurs, son éthique. Ne dépend-t-il pas de nous, dans ce cas, de le réformer ? De remettre l'économie et l'entreprise au service du collectif, afin de rendre à un travail trop souvent aliéné son véritable sens ?

### **→ Rédiger une introduction**

**reprenant en amorce la phrase de Jaurès** (« le capitalisme porte en lui la guerre comme la nuée porte l'orage »)

**analysant le sujet (après l'avoir cité) sur la base des éléments d'analyse fournis précédemment** [sur le lien entre société et paix civile, et la question de l'anomalie que représente l'inversion soulignée par Sainsaulieu à l'époque contemporaine + question du caractère exagéré ou non du qualificatif employé (« guerre »?) ]

**problématisant à partir de cette analyse**

**et annonce du plan**

**Version rédigée (T. Berriet – le plan suivi est un peu différent de celui défini précédemment)**

**[intro partielle de la première partie]** A travers nos trois œuvres, dont le spectre temporel est très large (de l'Antiquité au monde moderne), le travail prend plusieurs visages. Ces visages sont liés à la nature du système productif, à la manière dont celui-ci se pense, notamment dans un cadre moderne et mondialisé. Or, en se pensant comme guerrière, l'entreprise a tendance à se mettre en guerre comme la société elle-même.

**[premier paragraphe]** Notons, pour commencer, que la métaphore de la guerre est présente dans nos trois œuvres. Déjà, chez Virgile, elle est présente, mais elle s'applique plutôt au travail lui-même, en l'absence de toute véritable « entreprise » au sens moderne. Il faut « engager la lutte avec la guéret » (44), car « Le Père des dieux lui-même a voulu rendre la culture des champs difficile » (45). Le paysan dispose donc « d'armes » (47), au nombre desquels le soc, la charrue, et son observation patiente de la Nature qu'il doit « désensauvager ». Mais cette métaphore guerrière se transforme chez Weil et Vinaver : elle s'applique davantage à l'économie et aux entreprises elles-mêmes. En effet, Simone Weil rappelle que l'économie moderne se définit comme une guerre qui se déroule sur un terrain mondial. Le mot « ouvrier » cache des réalités différentes : « y a-t-il plus que le nom de commun entre un ouvrier japonais ou indochinois et un ouvrier suédois ou un ouvrier français d'après juin 1936 ? » (390) se demande-t-elle. Il existe en effet un « obstacle considérable à l'amélioration du sort des travailleurs » (391) : la compétition internationale entre pays. En effet, dans un contexte mondialisé, l'ouvrier français est en concurrence avec l'ouvrier des pays où le salaire est encore plus bas, et les conditions de travail encore plus délabrées : « les pays où les travailleurs sont misérables exercent par leur seule existence une pression perpétuelle sur les pays de progrès social pour y atténuer les progrès » (390). Les produits ne servent pas seulement à être consommés, explique Weil, mais ils servent aussi à générer « cette lutte analogue à la guerre qu'on appelle concurrence » (392). Les entreprises sont donc en guerre les unes contre les autres : si le rendement du travail diminue en France, « les automobiles anglaises, italiennes, américaines, envahiraient le marché et provoqueraient faillite et chômage » (393). Michel Vinaver en fait encore davantage le constat dans Par-Dessus-Bord. Le marché français du papier-toilette est occupé par quelques entreprises, qui suffisent pour répondre au besoin. Ravoire et Dehaze, dit le père Dehaze, est « une affaire moyenne paisible roulant sans à-coups dispensant un produit de premier nécessité occupant le premier rang sur son marché » (23), dont la croissance régulière permet un capitalisme familial, sans endettement excessif, sans investissement démesuré. Mais une entreprise américaine s'invite sur ce marché, avec un appétit féroce pour capter ses bénéfices : « des Américains plus gros que nous vingt ou trente fois plus gros ont débarqué et ceux-là plus ils sont gros plus ils ont faim » (24). Dès lors, la logique de la guerre commerciale se met en place : « Les Américains cherchent la bagarre » (25), « ils ont attaqué en force » (58). Ici, la guerre se situe bien entre les entreprises elles-mêmes, et va se déployer sur tous les terrains : marketing (le produit), commercial (les promotions), mais aussi organisationnel (licenciement et réorganisation), et productif.

**[deuxième paragraphe]** Comment expliquer ce modèle guerrier ? Il est lié à une mentalité particulière dans laquelle la production ne vise pas à satisfaire un besoin, mais est soumise à une rationalité instrumentale, à l'injonction du profit et vise à « vaincre » et « gagner des parts de marché », sans référence à sa fonction première : mettre en rapport les hommes et leur permettre d'échanger. Vinaver nous l'explique clairement : pour survivre, il faut vendre

davantage, et pour cela, il faut changer de logique. Il ne s'agit non plus satisfaire un besoin, mais générer le désir des clients à séduire. La concurrence devient alors une guerre sans merci, qui va passer par l'embauche d'une équipe de mercenaires, les « consultants » extérieurs, Jack et Jenny, puis Jaloux, afin d'affiner une stratégie. « Un produit », rappelle Benoit, « ça ne se bricole pas » (52), « ça se crée ». C'est donc à la naissance d'un nouveau produit que nous allons assister. Pour cela, il faut prendre « des risques » (63), établir la discipline (« pour l'instant taisez-vous et faites ce que je vous dis », 72), éliminer les obstacles (pour Benoît : son père, son frère), choisir la rupture : « le redressement est encore possible mais il exige une attitude absolument nouvelle » (90), et adopter une attitude sacrificielle : « avec tout ce que cela comporte de don de soi » (90), sans pitié (« il nous faut un méchant bonhomme qui aime mordre » (103). Cette dimension guerrière, chez **Virgile**, est précisément ce qui est condamné : c'est bien parce que certains veulent accumuler cupidement des richesses, « boire dans une gemme et dormir sur la pourpre de Sarra » (103), obtenir la gloire et « les applaudissements qui parcourent redoublés les gradins de la plèbe » (103), usurper les richesses d'autrui, que le monde s'est détraqué, jusqu'à, justement, provoquer la guerre, où « d'autres se plaisent à se baigner dans le sang de leurs frères » (103). Pour Virgile, dès lors que l'économie ne vise plus la cohésion sociale, mais permet la satisfaction de désirs égoïstes, elle devient une guerre qui risque de détruire le ciment social, entraînant la guerre civile. Cette dimension guerrière qu'adopte l'économie est très bien décrite par **Simone Weil** dans la conférence sur la taylorisation. La taylorisation, visant à « sortir tous les jours le plus grand nombre possible de produits », a mené à concentrer toutes les attentions sur la « production », plutôt que sur le « producteur » (304). Taylor a cherché à « combattre efficacement la résistance passive des ouvriers » (312), avec pour « unique préoccupation de pousser toujours davantage la cadence » (312). Là aussi, c'est l'exigence d'un don de soi quasi sacrificiel, comme lors d'une guerre : « son souci primordial était de trouver les moyens de forcer les ouvriers à donner à l'usine le maximum de leur capacité de travail » (314). La guerre de Taylor est avant tout, selon Simone Weil, une guerre contre les ouvriers : « ce système a réduit les ouvriers à l'état de molécules », amenant « l'isolement des travailleurs », détruisant « la solidarité ouvrière au moyen des primes et de la concurrence » (321). Cette guerre commerciale a donc des incidences très fortes : pour être en mesure de la gagner, les entreprises se refusent à améliorer le sort des ouvriers pour ne pas perdre leur compétitivité. La guerre commerciale internationale implique aussi une guerre antisociale.

**[troisième paragraphe] Or, comme toute guerre, celle-ci a ses victimes : les salariés, les ouvriers, la société. La guerre commerciale est vectrice de guerre sociale, et s'oppose bien alors au fondement même de la société civile.** En effet, « faire société » n'a de sens que pour gagner davantage de bien-être, pour faciliter la vie de chacun, pour répondre au mieux aux besoins individuels et collectifs. Or, la guerre commerciale génère l'inverse, du fait d'une organisation militaire du travail. Simone **Weil** le répète longuement : être ouvrier, c'est se soumettre à **l'obéissance au sein de l'organisation du travail**, à « la vitesse et [aux] ordres » (60), tout en étant gagné par « la crainte des réprimandes et du renvoi » (338), jusqu'à acquiescer « une docilité de bête de somme résignée » (59), et même renoncer à penser, car les ouvriers « ne comptent pour rien ». Avec Taylor et Ford, « on dresse l'ouvrier comme on dresse un chien » (324). Dans l'entreprise de Benoît, chez **Vinaver**, c'est également le règne de l'arbitraire et des ordres qui s'impose. Benoît peut, sans réelle justification, déplacer chacun comme un pion : Lubin se voit proposer un « poste à l'usine comme magasinier » (219), Bachevski est licenciée sans préavis (« Quand dois-je partir ? / Ce soir madame Bachevski », 208), Passemar employant même le mot « liquider » pour décrire cette mise à la porte. Passemar lui-même doit subir un « dépoussiérage » et se retrouve en « stage », précarisé (149-150), quand Cohen se voit intimer l'ordre de se taire : « pour l'instant taisez-vous et

faites ce que je vous dis » (72). La guerre fait alors des victimes : Lubin doute de ses capacités : « est-ce que c'est ma faute bon Dieu est-ce que tu declines » (129), Mme Bachevski fait une crise d'hémiplégie « deux mois après sa mise à la retraite » (232), alors que le prédécesseur de Passemar, déjà, s'était suicidé « sans raison apparente » (17), et que Cohen apparaît, dans le dernier mouvement, littéralement brisé, incapable de monter seul sur l'estrade (« Cohen est hissé sur l'estrade », dit la didascalie). Chez Virgile, c'est avec mélancolie et amertume que le paysan déterre, « en remuant la terre avec l'airain courbé », « des javelots rongés d'une rouille lépreuse » et des « casques vides », des « ossements énormes » (67), triste résultat des « faux recourbées » qui « servent à forger une épée rigide » (68). Le modèle marchand, « la monomanie de la comptabilité », conclut Simone Weil, « n'hésite jamais à sacrifier des vies humaines à des chiffres » (305), à l'opposé de la société civile qui vise la conservation de ses membres.

[**transition**] [**bilan de I**] Comme l'affirme Sainsaulieu, l'économie peut donc devenir une lutte paradoxale contre la société elle-même, au prix d'un immense dérèglement de sa fonction première, consistant à créer du lien entre les hommes à travers les échanges, et ce au prix de nombreuses victimes. [**mise en place de II**] Pourtant, tel n'est pas le rôle initial de l'économie – laquelle peut aussi être un moyen, plutôt qu'une fin, et servir à la cohésion sociale – au même titre que le travail, dont la peine est alors nécessaire et même souhaitable, puisqu'elle permet d'agir sur notre environnement pour répondre aux besoins.

[Deuxième partie : contrepoint du sujet => l'économie n'est pas forcément « en guerre contre la société », puisqu'originellement, elle en est l'émanation. Ainsi le travail, s'il implique une souffrance, conserve son sens : transformer notre environnement pour répondre au besoin]

[**premier paragraphe**] En effet, l'économie peut aussi être mise au service des hommes, et l'entreprise a alors pour tâche de répondre au besoin – ce qui d'ailleurs est sa raison d'être : favoriser le bonheur, participer à la construction du progrès social. Dans la *Condition ouvrière*, Simone Weil affirme tout autant un idéal du travail et de l'entreprise qu'elle déplore l'existence d'un *écart* entre cet idéal et la réalité du travail aliéné. Le travail *devrait*, – à l'image du « travail vivant »<sup>1</sup> évoqué par Marx –, trouver dans son processus même sa propre finalité, et demeurer ainsi une activité centrale dans une vie humaine. Dans l'une des lettres à Jacques Lafitte, elle l'affirme explicitement : le travail devrait être, écrit-elle, « un moyen pour chaque homme de dominer la matière et de fraterniser avec ses semblables sur un pied d'égalité » (257). C'est pourquoi « Les machines doivent, au lieu de séparer l'homme de la nature, lui fournir un moyen d'entrer en contact avec elle et d'accéder quotidiennement au sentiment du beau dans toute sa plénitude » (p. 257). L'entreprise, en tant qu'institution humaine, devrait répondre à ces objectifs. « La solution idéale, écrit Simone Weil, ce serait une organisation du travail telle qu'il sorte chaque soir des usines à la fois le plus nombre possible de produits bien faits **et des travailleurs heureux** » (307). Virgile, pour sa part, déplore également la rupture qui oppose « économie » et « société » en regrettant que parfois, « ici-bas (...) le juste et l'injuste sont renversés ». Car la situation qui, à ses yeux, est la seule souhaitable et rationnelle, c'est celle de travailleurs participant au bien commun : « le laboureur fend la terre de son arceau incurvé : c'est par là qu'il sustente sa patrie et ses petits-enfants » (103). Les agriculteurs, entre eux, partagent une condition fraternelle qui se révèle aux jours de fêtes, dans les invocations aux dieux, lorsque les « compagnons couronnent les cratères » (104). Le modèle idéal de « l'entreprise », même si ce mot est anachronique ici, c'est bien entendu la « ruche » : les abeilles, regroupées dans un collectif tout à la fois

---

1 « [Le travail vivant est l']acte qui se passe entre l'homme et la nature. L'homme y joue lui-même vis-à-vis de la nature le rôle d'une puissance naturelle. Les forces dont son corps est doué, bras et jambes, tête et mains, il les met en mouvement afin de s'assimiler des matières en leur donnant une forme utile à sa vie. En même temps qu'il agit par ce mouvement sur la nature extérieure et la modifie, il modifie sa propre nature et développe les facultés qui y sommeillent », Marx, *Le Capital*, 1867.

économique et politique, ne cessent de travailler mais toujours au service d'un projet et d'un intérêt collectif. Les abeilles, « prévoyant la venue de l'hiver », « s'adonnent l'été au travail et mettent en commun les trésors amassés ». C'est ainsi que l'économie, chez les abeilles, vise la « subsistance » de tous, et sert à répondre aux besoins. Cet « effervescent travail », « chacune dans son emploi », est au service de la paix, et la « paresseuse troupe des frelons » est exclue. C'est pourquoi Virgile les compare aux romains eux-mêmes, en évoquant les « Quirites » (157). **Vinaver**, lui aussi, déploie une réflexion discrète sur les finalités de l'économie. A quoi servent l'entreprise et le travail ? Dans l'optique du père Dehaze, il s'agit bien d'abord de répondre à un besoin en vendant « un produit de première nécessité » (23), tout en assurant la cohésion d'un collectif de travail, pour lequel il évoque une « réunion de famille », une « authentique communauté » (32). En ce sens, l'entreprise s'inscrit dans la société dont elle est l'émanation. C'est avec les consultants extérieurs que la perspective change : « l'économie du superflu vient se substituer à l'économie de nécessité » (115), dit Jenny, et Jaloux complète : « l'approche créative consiste à créer le problème en affirmant à notre consommateur qu'il est malheureux » (192). Dès lors, l'économie crée de la frustration, de faux-besoins, et génère de la concurrence entre tous.

**[deuxième paragraphe] C'est pourquoi le travail, bien qu'il comporte toujours un effort, peut s'offrir comme une activité désirable ou indésirable selon les finalités du collectif de travail qui le guide.** Le **paysan virgilien**, par exemple, trouve une profonde satisfaction à faire son travail, car il s'inscrit ainsi dans un ordre qui le dépasse et donne sens à une existence qui se déploie « loin des discordes » (99), dans un monde humain et harmonieux. L'activité humaine s'oppose alors autant à l'oisiveté des Scythes (132) qu'à la frénésie du « forum insensé » (103) ou à la quête de l'argent ou du prestige. Le paysan échappe à la discipline militaire de l'entreprise moderne, il ne reçoit pas d'ordres, et il possède alors ses « jours de fêtes » (104), dans le souci et le soin de ses semblables et de ses frères animaux, au point que Virgile en fait un modèle de bonheur, car « telle fut la vie que menait sur les terres Saturnes d'or » (105). Chez **Vinaver**, le travail reste ambivalent, car il dépend du sens général de la structure dans laquelle il s'inscrit. L'activité en elle-même peut être parfois plaisante, car elle se rapproche d'une forme de jeu, dans lequel le salarié conserve une certaine autonomie. Ainsi, Lubin aime son métier de vendeur : « il me faut la route le contact avec la clientèle le goût de la victoire chaque fois que j'enlève une commande », au point qu'il considère que « Ravoire et Dehaze c'est toute [s]a vie » (219). Mais lorsque l'entreprise le considère comme un simple pion, la peine qu'occasionne le travail devient bien moins supportable : reclassé comme « magasinier » (219), il ne parvient plus à trouver le sens de son activité, et finit par s'aigrir : « on mène à l'abattoir ses anciens représentants parce que le bâtard s'est entouré d'une bande de fumiers qui tueraient leur propre mère si ça pouvait servir leur carrière » (218). **Simone Weil** partage le goût virgilien du travail : ni l'oisiveté, ni le « loisir » – temps vain et souvent consacré à des divertissements sans portée ou même abrutissants – ne satisfont « aucune des hautes aspirations de l'homme » (257). Car seul le travail peut apporter des satisfactions pleines : « la réalité de la vie, ce n'est pas la sensation, c'est l'activité », les « hommes travailleurs et créateurs seuls sont des hommes » (69). Tout travail est difficile, et « toute organisation implique des ordres donnés et reçus », mais Weil accepte les « souffrances physiques et morales inévitables, dans la mesure précise où elles sont inévitables » (232), mais pas « celles qui sont inutiles » (331). Autrement dit, la finalité du travail, et le sens qu'il prend à travers elle, est décisif. C'est pourquoi toute la réflexion à mener ne porte pas principalement sur la question de la propriété des moyens de production, mais surtout sur l'organisation du travail elle-même. En effet, les ouvriers peuvent être « privés de droits dans une usine qui serait une propriété collective » (306). C'est donc plutôt sur le rapport entre « l'ouvrier et la machine », « entre l'ouvrier et les chefs », qu'il faut réfléchir. Or, si ce rapport est une guerre perpétuelle, menée dans l'optique de Taylor, irrité par la « résistance » des ouvriers et désireux « d'ôter aux travailleurs la possibilité de déterminer eux-mêmes les procédés et le rythme de leur travail » (313), alors il n'y a rien à espérer en terme d'amélioration. Car toute amélioration, selon Weil, ne peut reposer que sur « l'idéal de la coopération pure » (231). La coopération, pourtant, est rendue impossible par la guerre que mènent les uns – en quête de profits – aux autres – en quête d'évasion.

**[transition] [bilan de II]** L'économie, sa raison d'être, devrait être le service des hommes et leur bonheur – réponse aux besoins, mais aussi épanouissement créatif. Et, à travers des collectifs de travail sain et bien organisé, soudé par un objectif commun comme dans la ruche, on voit que cela est possible. **[mise en place de III]** Pourquoi, dès lors, n'est-ce pas ce cap que tient l'économie ? Est-il possible de remettre l'économie et l'entreprise au service du collectif, et non de la « guerre », afin de rendre à une activité trop souvent aliénée son véritable sens ?

[Troisième partie : rendre du sens au travail, ce serait d'abord repenser ses finalités, l'inscrire à nouveau dans un cadre éthique, émancipateur, progressiste... Est-ce possible ?]

**[premier paragraphe]** Redonner sens au travail implique de l'inscrire dans un collectif humain, l'entreprise, dont les finalités soient elles-mêmes le bien-être collectif, et non la guerre ou la concurrence. C'est en ce sens que la réflexion de nos auteurs sur le travail se développe. Pour Simone Weil, « il y a des inégalités naturelles ». Mais c'est bien cette inégalité qu'il s'agit de combattre à travers le collectif : « A mon avis, l'organisation sociale – en se plaçant du point de vue moral – est bonne pour autant qu'elle tend à les atténuer, mauvais pour autant qu'elle tend à les aggraver » (237). N'est-ce pas dire que tout groupement humain n'a de sens que s'il vise à diffuser et maintenir une forme d'équité ? A la manière dont Virgile pensait déjà la ruche ? Elle disqualifie ainsi un collectif qui aurait pour fonction d'exploiter certains de ses membres au profit d'autres : une structure franchement inégalitaire tend nécessairement à la guerre. Or, c'est cet aspect qu'elle retrouve dans l'usine, et donc l'entreprise « les ouvriers de Rosières continueront à obéir aussi longtemps que la production sera fondée sur l'obéissance passive » (230). C'est pourquoi Simone Weil « souhaite de tout [s]on cœur une transformation aussi radicale que possible du régime actuel dans le sens d'une plus grande égalité dans le rapport des forces » (230). « Tous ceux qui veulent une « rationalisation croissante » d'une part, la préparation à la guerre d'autre part se valent à mes yeux » (231). Cela passe par le refus de la « subordination totale », et in fine, par le travail industriel, si celui-ci ne peut être réformé : « s'ils ne peuvent relever la tête », s'ils sont condamnés à une « zone de silence » (342), c'est bien « attentat contre l'attention des travailleurs », et si « ce genre de travail ne peut pas être transfiguré, il faut le supprimer » (433). **Vinaver** ne dit pas autre chose lorsqu'il constate que le « corps » collectif est bouleversé par l'autoritarisme arbitraire et violent de Benoît. Car « c'est jamais très joli quand il n'y a plus de boîte pour leur donner le sentiment qu'ils font quelque chose en commun » (61), et les salariés ne peuvent que regretter l'absence d'un « peu d'esprit de coopération » (19), qui va mener chacun vers une concurrence sauvage faite de rancœur (« qu'ils cherchent à nous exploiter c'est normal c'est leur rôle qu'est-ce que tu ferais si t'avais le pognon » (29), de vulgarité (« je m'en torche de vos notes de service », 18) d'insultes (« cette tapette » (21), « cocu de Lubin » (31), « la vieille Alvarez » (29)). Seul un projet collectif puissant permet d'inscrire le sens du travail dans un ensemble plus vaste qui lui donne un sens : non seulement le cosmos chez **Virgile**, mais aussi la vision augustéenne, pleinement politique, dans laquelle le monde romain se reconstitue autour des valeurs ancestrales de la tradition, autour d'un projet de paix globale. Le travail pour chacun de nos auteurs devrait avoir une fonction sociale et politique, et ils se désespèrent de voir qu'il n'a parfois qu'un objectif économique et financier, perdant ainsi son âme.

**[deuxième paragraphe]** Mais cette quête d'émancipation ne peut passer seulement par le travail lui-même. Avant de se jeter dans le travail, il faudrait pouvoir le penser. Or, l'ouvrier, condamné au silence, rappelle **Simone Weil**, ne peut pas penser sa condition. Les ouvriers sont d'abord privés de langage : « les ouvriers eux-mêmes peuvent très difficilement écrire, parler ou même réfléchir à ce sujet » (328), et là est la première cause de leur aliénation. Ils sont enfermés dans « une zone de silence » (342). Pour contrer ce

silence imposé et subi, Simone Weil rappelle combien sont précieux les principes de toute éducation, qui permettrait de dénouer une « pensée clouée » (343). C'est pourquoi « toute la société ; notamment l'école devrait être conçue d'une manière toute nouvelle, afin de former des hommes capables de comprendre l'ensemble du travail auquel ils ont part » (350). Il s'agirait alors de rendre de la fierté, de la dignité, à ces bataillons de travailleurs, car « le premier des principes pédagogiques, c'est que pour élever quelqu'un, enfant ou adulte, il faut d'abord l'élever à ses propres yeux » (213) – en lui donnant accès, par exemple, à la culture, ou à la lecture des textes antiques que Simone Weil présente dans le journal de l'usine de Rosières. **Vinaver** dénonce également avec ironie l'aliénation des travailleurs littéralement « drogués » au travail : Bachevski, après son licenciement et son attaque d'hémiplégie, revient pourtant sur les lieux du crime, arguant du « vide là-dedans » ressenti depuis son exclusion. Mais naïvement, elle révèle ainsi le problème : « j'ai jamais rien caché jamais rien refusé toujours donné alors je me suis donnée à la société » (245). Ce don de soi à « l'entreprise » est bien le signe d'une véritable aliénation : elle ne perçoit plus les limites entre vie privée et vie professionnelle, et son dévouement ressemble alors à un sacrifice pathétique et vain. L'ambiance de guerre, celle qui exige un dévouement total et sacrificiel, est bien la cause de son malheur. De la même manière, la machinerie du marketing et de la publicité consiste avant tout à rendre l'individu malheureux, pour ensuite lui faire la promesse d'un mieux-être, en l'amenant à se comparer à cette « famille idéale » que décrit Jaloux dans sa campagne de publicité, et qu'il formule ainsi : « l'approche créative consiste à créer le problème en affirmant à notre consommateur qu'il est malheureux et en lui expliquant pourquoi » (192). L'ensemble de la société qui se trouve prise dans les filets d'une comparaison négative, généralisée à travers cette mécanique du désir et de la frustration, qui mène à une logique de distinction (Bourdieu) et donc de concurrence. Néanmoins, en brisant le 4<sup>ème</sup> mur lors de l'enquête d'opinion, il force le public à participer et à s'interroger sur sa propre place dans ce maëlstrom (117-118).

**[troisième paragraphe] Or, une entreprise sensée, et un travail à visage humain, devraient chercher d'abord à établir la confiance, l'autonomie de chacun de ses membres.** S'extraire de la pure nécessité du « salaire », pour goûter la joie du travail, reste alors un horizon à la fois tristement lointain, et pourtant indéfiniment souhaitable. Car en effet, le travail ouvrier, selon **Simone Weil**, pourrait se révéler plaisant s'il exigeait de « faire effort » et de « ruser avec l'obstacle » (335) dans une dimension ludique ou, au moins, stimulante, si les « séries » étaient « confiées à la machine » et les « suites » à « l'homme » (258). Ses espoirs se fondent tour à tour sur l'amélioration des machines (qui pourraient devenir plus « souples »), puis sur la nécessité d'une régulation internationale du travail pour éviter la concurrence – cette forme de « guerre » internationale ruinant les progrès sociaux. Dans son « Appel aux ouvriers de Rosières », elle tente d'instaurer une forme de « participation » de l'ouvrier à son travail par le témoignage, afin de créer un « collectif », et une « collaboration », ce qu'elle explique dans sa correspondance avec Victor Bernard, le directeur technique de l'usine ; elle discutera aussi avec Detœuf, patron d'Alstom, des améliorations possibles de la vie des ouvriers. On comprend bien que la guerre contre le besoin, contre la nécessité, contre la matière, ne devrait pas être une guerre entre les hommes eux-mêmes. C'est pourquoi elle critique si violemment le désir guerrier d'un Taylor, et son goût pour « briser » les ouvriers. Ainsi que le rappelle **Virgile**, « il y a plaisir à planter Bacchus » (75), et les vignes bien plantées sont sources de beauté, « leur perspective repose l'esprit » (90). L'activité est désirable, et elle peut même mener à une forme de contemplation qui élève le travailleur. La noblesse du travail, sa grandeur, s'oppose alors aux fragments de discours épique. C'est en fait ce « petit sujet », le souci de la terre, qui mériterait d'être élevé à la hauteur du grand style et de la grande œuvre. Chez **Vinaver**, seule l'activité artistique semble échapper à cette exigence de profit et à la logique d'asservissement, et conserve sa fin en elle-même. Ainsi, la musique de jazz à laquelle s'adonnent Alex, Art et Butch, conjugue une manière « souple », « nonchalante » mais « sérieuse » (75). De même, se consacrer à « un théâtre total », « exaltant », « sans plus aucune limite au niveau des moyens d'expression » (36), semble procurer une véritable joie à son auteur – ce qui se ressent dans l'aspect humoristique et foisonnant de la pièce. Mais il semble aussi que l'oisiveté apparaît presque préférable à un travail dévastateur et qui aurait perdu tout sens. Ainsi Jiji, elle, « aime rien faire », « être sur le ventre sucer une paille ou bien [s]e balancer » (80). Plusieurs personnages rêvent à un travail épanouissant et qui pourrait permettre une véritable médiation avec le monde. Margerie, sensible à la beauté des objets artistiques, et qui

se place « sous le signe de la Pompadour », veut créer un « institut de beauté comme un défi à toutes ces usines sans âme où la beauté est débitée à la chaîne » (241). Mais au final, Alex finit bien par passer de la lumière à l'ombre : en entrant finalement dans l'entreprise, il se compare à son père, « mort en tombant en arrière dans une fosse à merde poussé par un SS » (« maintenant moi j'entre dedans je m'avance je tombe en avant », 238). Vinaver cependant n'abandonne pas son travail théâtral, construit autour des motifs de la « fugue » musicale et du « tunnel » patient, obscur, que creuse M. Onde comme une « taupe », passage obscur de la résistance à la logique consumériste. Faire intervenir sur scène des danseurs, déconstruire la linéarité des actes et des scènes, tout cela permet à Vinaver de faire émerger à la fois une critique du monde entrepreneurial et une perspective *autre*, celle de l'art, du théâtre de « la grande tradition » qui aurait – peut-être, un sens à ses yeux, à condition qu'il échappe à la « société de consommation » (118), et donc à la logique et à la métaphore guerrière – laquelle est, tout au mieux, l'objet d'un discours devenu burlesque, cette « guerre du papier-toilette » ne pouvant justifier que la dérision.

**[Conclusion] [bilan]** A l'issue de ce parcours, il semble donc possible de souscrire en partie à la réflexion de Sainsaulieu. Dès lors que l'entreprise adopte une posture guerrière, elle risque bien de perdre le sens qui est le sien : collectif de travail, au service des hommes et de la société, sa fonction première est de relier les individus et de répondre au besoin, afin d'améliorer le mieux-vivre ensemble. Le travail devient alors un simple moyen, dans une guerre stérile : gagner des parts de marché, conquérir le pouvoir, accumuler de l'argent. **[réponse à la problématique]** Pourtant, ce n'est pas le travail en lui-même qui rebute, malgré les difficultés et la peine qui lui sont associés. Au contraire, dès lors que le processus du travail nous humanise et nous libère, nous construit et nous élève, en s'inscrivant dans un collectif utile et équitable, il nous offre un moyen de nous réaliser. Ce n'est que lorsque le travail est dépouillé de son sens en tant que *processus*, et qu'il n'existe plus que sous la contrainte du besoin, ou la quête de finalités externes – argent, gloire, reconnaissance sociale – qu'il devient cette torture répétitive, épuisante, vaine et parfois déshumanisante. **[ouverture]** Il faut donc garder espoir dans le travail, même si le doute est permis : faut-il comme nous y invite Dominique Méda, restreindre sa place, et « désenchanter » le travail afin de lui substituer d'autres activités sensées ? Faut-il au contraire réhabiliter le travail et le rendre à lui-même, en luttant contre son instrumentalisation ? Ces questions, et bien d'autres, restent ouvertes : elles constituent l'un des enjeux majeurs du monde à venir, et dans lequel les salariés sont désormais tenté par le *big quit*. « Mieux vaut être accroché à quelque chose à quoi on croit que de tout saccager piétiner comme vous l'avez fait tous les deux c'est ignoble », s'écrit Margerie (p. 174). N'est-ce pas cette quête de sens qu'il faut maintenir à flot, envers et contre tout ?